

Nec tam stabili fortuna loco
 Seu tam pollens tua uita fuit
 Tristes ut non uertat in umbras.
 Nil perpetuum uiuit in orbe
 Omnia finem simul orta petunt
 Unica uirtus aeterna manet.

Finit TRAGOEDIA. Finis.

LAUDICIUS VEZANENSIS.

LETTRE
 SUR LA DATE EXACTE DE L'ARRIVÉE A GÈNES
 DES RELIQUES DE S. JEAN BAPTISTE

6 mai 1098.

Cher monsieur,

Ayant en ce moment à préparer pour le tome V de la publication académique des *Historiens occidentaux des croisades* les textes relatifs à l'apport à Gênes des reliques de s. Jean-Baptiste au temps de la première de ces guerres saintes, j'ai dû chercher à déterminer la place chronologique précise à assigner à cet événement.

Les textes en question restent dans le vague sur ce point, et les historiens locaux sont loin d'être d'accord dans les hypothèses qu'ils ont formulées à ce propos; des deux plus récents, l'un, le P. Vigna (1) donne la date du 20 mai 1099, l'autre, le P. Persoglio (2), la fin de juin 1098.

Je crois pouvoir déterminer par induction cette époque si contestée et je viens vous soumettre les résultats auxquels je suis arrivé.

(1) *Atti della Soc. Lig.* 1876, X, p. 486.

(2) *S. Giovanni Battista e i Genovesi* (1879, 12^o), p. 153.

J'examinerai d'abord les témoignages qui nous sont parvenues sur l'évènement.

Ils sont peu nombreux et relativement récents: le récit contemporain de la translation qui a dû être rédigé au temps de la croisade, suivant un usage qui ne souffre point d'exception (1), est perdu; perdue aussi une *Legenda*, relative aux mêmes faits et qui, dûe à Ugo della Volta, archevêque de 1163 à 1188, était lue à la cathédrale le jour anniversaire de la translation (2). Perdus enfin tous les bréviaires ou offices spéciaux génois antérieurs au XVII^e s., et dont les plus anciens devaient offrir des leçons, simplement découpées, soit dans le récit contemporain, soit dans la *Legenda* d'Ugo della Volta.

Au lieu de ces documents intéressants, il ne nous reste qu'une *Legenda* (3) plus récente, dûe au b. Jacques de Varazze, successeur d'Ugo à la fin du XIII^e s., et probablement très voisine de celle de ce dernier, et un récit rhétorique et plein d'erreurs, que composa cent ans plus tard, probablement à l'aide des deux légendes épiscopales, un notaire ecclésiastique de Gênes, Nicolò della Porta.

Ni l'un ni l'autre de ces deux narrateurs ne s'est donné la peine de fixer chronologiquement les évènements qu'il raconte: si on les suivait à la lettre, on concluerait sans hésitation que l'expédition à Myra et l'apport des reliques de s. Jean n'eurent lieu qu'une fois la première croisade terminée et Jérusalem conquise, et on les attribuerait à la flotte qui

(1) Voir la préface des *Exuviae sacrae Constantinop.* (Genevæ, 1877, 8.^o).

(2) Mention de l'*Orationarium* du XIV^e s. conservé aux archives du chapitre métropolitain.

(3) Cette *Legenda* a la forme homilétique, comme tous les récits de translation destinés à être lus aux fêtes anniversaires; mais ce n'est pas un sermon proprement dit.

quitta le port S. Siméon, près d'Antioche, le 25 juillet 1101 (1), et qui, après un combat victorieux devant Ithaque, dû arriver à Gênes en août ou septembre de la même année.

Il n'en est rien cependant: le pieux auteur de la *Légende dorée*, qui, dans sa *Chronique de Gênes*, raconte d'une façon suffisamment correcte, les faits de la première croisade, les défigure au contraire d'une façon lamentable dans sa *Legenda s. Iohannis*: il a dû évidemment suivre un devancier, plus ignorant que lui-même, et qu'il ne s'est point donné la peine de rectifier. Nous ne tiendrons donc aucun compte de ce qu'il avance pour les événements d'Orient.

Mais pour ceux de Gênes, il est à la fois et plus précis et plus digne de confiance. Or là, il nous fournit un synchronisme important: au moment où arrivaient à Gênes les reliques de s. Jean, le siège épiscopal était vacant: « *Tunc* » *temporis pastore vacabat ecclesia Ianuensis* »; ce qu'il nous explique dans sa *Chronique* avec plus de précision encore, nous disant que les reliques, « *deportatæ fuerint mortuo Cyriaco et nondum electo vel confirmato Aicardo* » (2).

Ciriaco était mort en 1095; Ogerio lui succéda et mourut en 1097. La même année fut élu Aicardo Guaracho; mais il ne fut consacré qu'en 1099, c'est-à-dire juste dix-sept ans avant sa mort, survenue le 23 août ou le 8 novembre 1116. La vacance du siège, telle que l'entendait le b. Jacques de Varazze, dura donc de 1097 à novembre 1099, et c'est seulement dans cette courte période qu'il faut chercher la date de l'arrivée des reliques de s. Jean.

Revenons ici à la question de la translation elle-même. Quand un événement de cette nature avait lieu, il était d'usage que la ville, honorée par la présence d'un nouveau saint,

(1) Cafarus, *De liber. civ. Orientis*, ed. Ansaldo, p. 37.

(2) Muratori (*SS. RR. Ital.*), IX, col. 31.

apporté de plus ou moins loin, conservât le souvenir de ce fait important par une fête ou commémoration annuelle. Cette fête était fixée au jour anniversaire précis de l'évènement: c'était une règle stricte et qui ne paraît avoir souffert d'exception que dans un seul cas: celui où l'arrivée de la relique avait coïncidé avec une des grandes fêtes mobiles de l'année, comme la Toussaint, Noël, l'Ascension, l'Assomption. En effet qu'était-il advenu le jour même de l'arrivée? évidemment pour ne point porter le trouble dans les offices solennels du jour et pouvoir déployer une pompe particulière dans la réception de la relique, on avait remis de quelques jours cette réception triomphale qui n'avait eu lieu en réalité qu'à une date diaire de quelques unités postérieure à celle de l'arrivée véritable; et cette date diaire postérieure était presque invariablement le dimanche dans l'octave.

Une fois la réception faite, l'anniversaire en était célébré non une année après l'arrivée réelle, mais une année après le dimanche de l'octave; et comme le dimanche de l'octave était un jour mobile, l'anniversaire lui-même devenait mobile.

La liste des fêtes de translation des reliques constantinopolitaines de la IV^e croisade (1) offre plusieurs exemples à l'appui de cette assertion.

Or à Gênes la fête anniversaire de l'arrivée de s. Jean est mobile: elle correspond à un dimanche d'octave, celui de l'Ascension. C'est donc un jour d'Ascension que la relique est arrivée.

Cette conclusion rigoureuse ne nous laisse plus le choix qu'entre les deux Ascensions de la période de vacance du siège: 6 mai 1098, 19 mai 1099. Laquelle conviendra-t-il de choisir?

Ici nous pourrions nous appuyer sur la tradition, fixée

(1) V. *Exuviae sacrae C. P.*, II, p. 302.

par une inscription de s. Bartolomeo dall' Olivella, qui nous donne l'année 1098.

Mais nous avons un renseignement plus précis et qui tranchera la question. Les archives du chapitre métropolitain renferment un *Horarium* ou *Orationarium* du milieu du XIV^e siècle, qui, au 6 mai, fête de s. Jean ante Portam Latinam, nous fournit une oraison commençant ainsi:

« Deus, qui *hodierna die*, præsentem urbem beati Iohannis »
» Baptistæ revelatione glorificas, concede propitius.....» (1).

C'est donc bien le 6 mai, et par conséquent en 1098 et non en 1099, que les reliques de s. Jean sont arrivées à Gênes.

Je terminerai en allant au devant de deux objections que l'on pourrait faire à cette date.

D'abord le b. Jacques de Varazze, dans sa *Legenda s. Iohannis*, dit que *peu de jours après l'arrivée* « *non post multos dies* », l'archevêque et les chanoines envoyèrent vérifier à Myra l'authenticité de l'invention des reliques: comme quelques lignes auparavant, il vient de dire que le siège était vacant au temps de l'arrivée, on en a conclu que cette arrivée avait eu lieu à la fin même de la vacance, c'est-à-dire en 1099. Il faudra désormais, ou interpréter *non post multos dies* par une année entière, ou ajouter *electus* au mot *archiepiscopus*. D'une façon, ou de l'autre, ce passage de b. Jacques n'est pas assez explicite pour exiger un respect plus strict, et prévaloir contre les arguments développés plus haut.

Puis si l'arrivée des navires qui apportèrent les reliques a eu lieu le 6 mai 1098, il faut en conclure nécessairement que ces navires ont quitté Antioche deux mois au moins

(1) Ce texte prouve également que le mot *Revelatio*, qui était originellement le nom donné à la fête de translation, désignait bien l'arrivée des reliques à Gênes et non leur *invention* à Myra par les Génois.

auparavant, c'est-à-dire vers le 6 mars, soit bien longtemps avant la prise d'Antioche (nuit du 2 au 3 juin 1098).

Il n'y a rien là d'étonnant.

On remarquera en effet d'abord que les six flottes génoises qui ont pris part à la première croisade, sont restées rarement plus d'un an en campagne: il devait y avoir à cette façon d'agir une cause locale, quelque statut qui n'obligeait les marins engagés pour une expédition en Orient qu'à un seul hivernage hors de chez eux. Puis le rôle joué à la croisade par les auxiliaires italiens — le témoignage de tous les chroniqueurs est unanime sur ce point — était plutôt un rôle d'intendance qu'une participation armée: c'est eux qui ravitaillèrent l'invasion latine qui, sans leur secours, serait morte de faim.

Les Génois brillèrent au premier rang dans ces opérations si difficiles du ravitaillement des assiégeants d'Antioche et de Jérusalem; et, pour se procurer les vivres qu'ils venaient vendre aux croisés, ils durent ne point cesser de parcourir les îles et les côtes de la Méditerranée orientale, y recueillant de gré ou de force les provisions dont ils avaient besoin. Je suis convaincu que c'est dans le cours d'une de ces excursions à la recherche des vivres, qu'ils abordèrent à Patara et à Myra (1).

Aux environs de cette dernière ville se trouvait le monastère fortifié de S.^o Sion, célèbre dans tout l'Orient, et où, dès avant de le VI^e siècle (2), avaient été entassées (on ignore

(1) Et peut-être en emmenant quelqu'un des groupes de croisés qui s'enfuirent d'Antioche, comme le veut une petite histoire manuscrite italienne de la première croisade conservée à l'Archivio di Stato, Bibl. n. 78, f. 27.

(2) Elles y sont signalées par l'archimandrite Artémas, qui écrivait en 551. (Artemas, *Vita s. Nicolai græca*, c. 31 [Falconius, *Acta primig. s. Nicolai*, Neap. 1759, in-f., p. 29]).

par qui et dans quel but), les reliques les plus vénérables. A peu près abandonné par les religieux qui le gardaient et que le crainte des Turcs obligeait, depuis quelque temps, à habiter, dans le voisinage, une autre abbaye bâtie dans un site plus sûr, le monastère de S.^{te} Sion avait déjà été visité et violé onze ans auparavant par des marchands de Bari, qui y étaient venus chercher le corps de s. Nicolas, qu'ils croyaient leur compatriote (1). Ils n'avaient trouvé que l'ancien tombeau du saint et une petite partie de ses reliques; mais une renommée universelle avait immédiatement entouré leur découverte.

Cette renommée paraît avoir préoccupé tous les marins italiens au temps de la première croisade; Génois, Pisans, Vénitiens, prirent à qui mieux mieux la route de Myra, et, à des intervalles très-rapprochés, vinrent exécuter des fouilles dans la malheureuse basilique de S.^{te} Sion.

Les Vénitiens, après avoir empêché les Pisans d'approcher, en leur infligeant une défaite navale très-grave, trouvèrent, en 1100, trois corps saints, dont celui de s. Nicolas (2), et les rapportèrent à Venise.

Les Génois, avant eux, s'étaient emparés du corps de s. Jean, et, une fois en possession de ce pieux trésor, ne durent songer qu'à regagner leur patrie, laissant probablement à la partie la plus lourde de leur flotte, le soin de continuer le ravitaillement d'Antioche.

Veillez, cher monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Rapallo, 13 février 1884.

Comte Riant.

(1) Par une confusion entre les mots *Barensis* et *Putarensis* ou *Pharrocensis*.

(2) Au moins la partie principale de ce corps.